

**Zeitschrift:** Revue économique franco-suisse  
**Herausgeber:** Chambre de commerce suisse en France  
**Band:** 38 (1958)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Les transports au temps des "Voyages en zigzag"  
**Autor:** Droin, Jacques  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-886386>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Les transports au temps des "Voyages en zigzag"

par Jacques Droin

Si Rodolphe Toepffer, professeur et écrivain genevois du début du XIX<sup>e</sup> siècle, a conquis une renommée certaine, c'est plus peut-être par ses « Nouvelles genevoises » ou par ses albums de caricatures, tels que « M. Jabot » ou « M. Vieuxbois », que par ses « Voyages en zigzag ». Et pourtant Sainte-Beuve lui-même a parlé du charme de ces voyages.

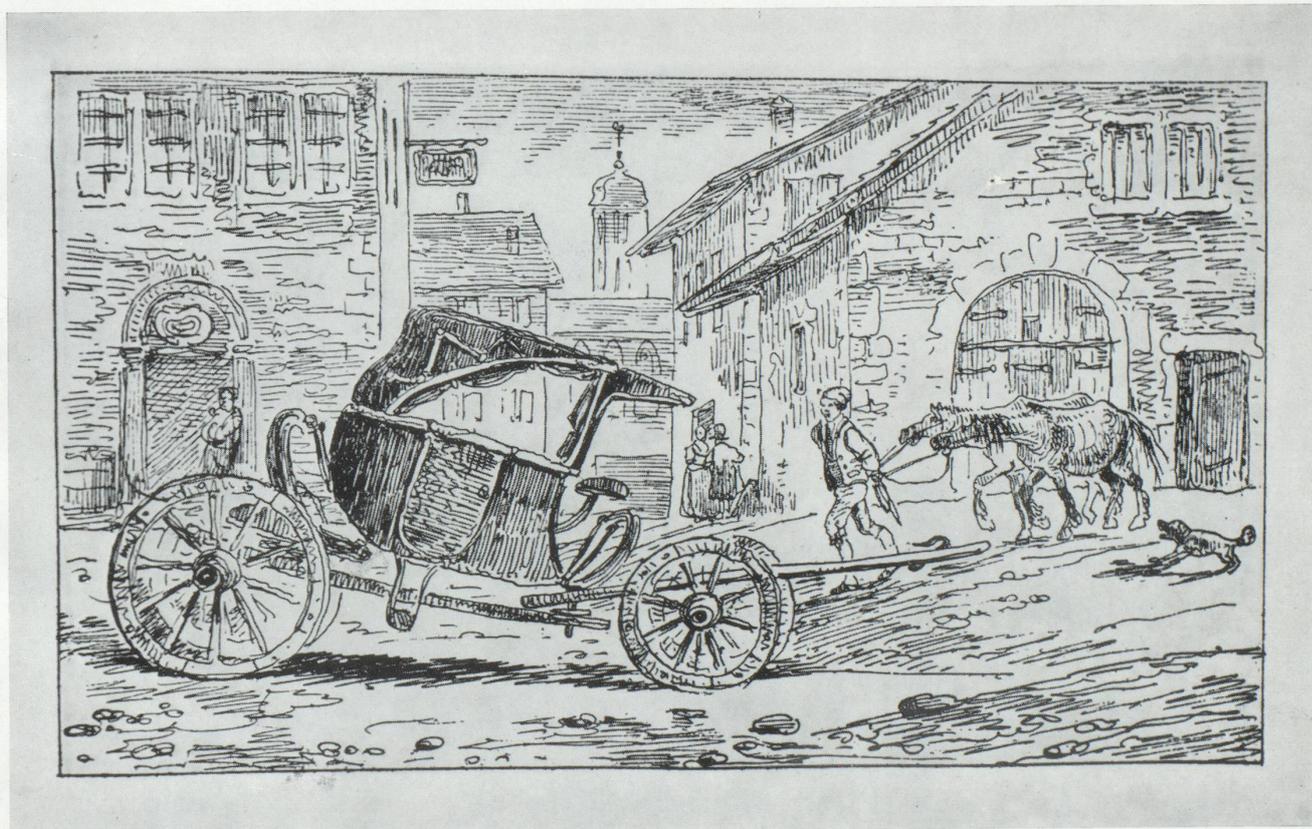
Il ne faut pas chercher dans les récits de ces excursions que Toepffer a faites entre 1825 et 1843 à raison d'une ou deux par an avec les élèves de son pensionnat, un tableau exact des mœurs de la Suisse, de la Savoie ou du Nord de l'Italie; ne trouve-t-on pas cependant, dans ces narrations rédigées pour rappeler aux participants les bons et les mauvais moments de ces randonnées, des renseignements sur les conditions de voyage d'il y a un peu plus d'un siècle ?

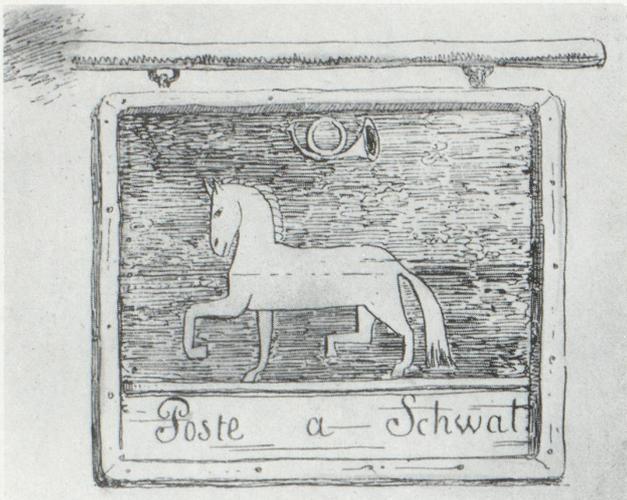
Train, automobile, téléphérique n'existaient pas, de sorte que toutes ces excursions, qui duraient d'une à trois semaines, se faisaient à

pied; mais lorsque la route était trop longue ou ennuyeuse, on louait des voitures à chevaux. Toepffer s'amuse à noter les différentes sortes de voitures dans lesquelles la caravane s'entasse comme elle peut :

M. Toepffer conclut ici (Evian) un marché avec le maître de poste qui s'engage, pour un certain prix, à nous voiturer jusque dans nos foyers. L'on nous met d'abord dans une espèce de cage, d'un genre inconnu, que le maître de poste appelle sans raison connue, *voiture*, *voiture très bonne*, etc. La construction en est curieuse et nous en donnons ci-dessous la figure pour l'avantage des amateurs.

▼ (Voyage pittoresque fait en 1825, 14<sup>e</sup> journée.)





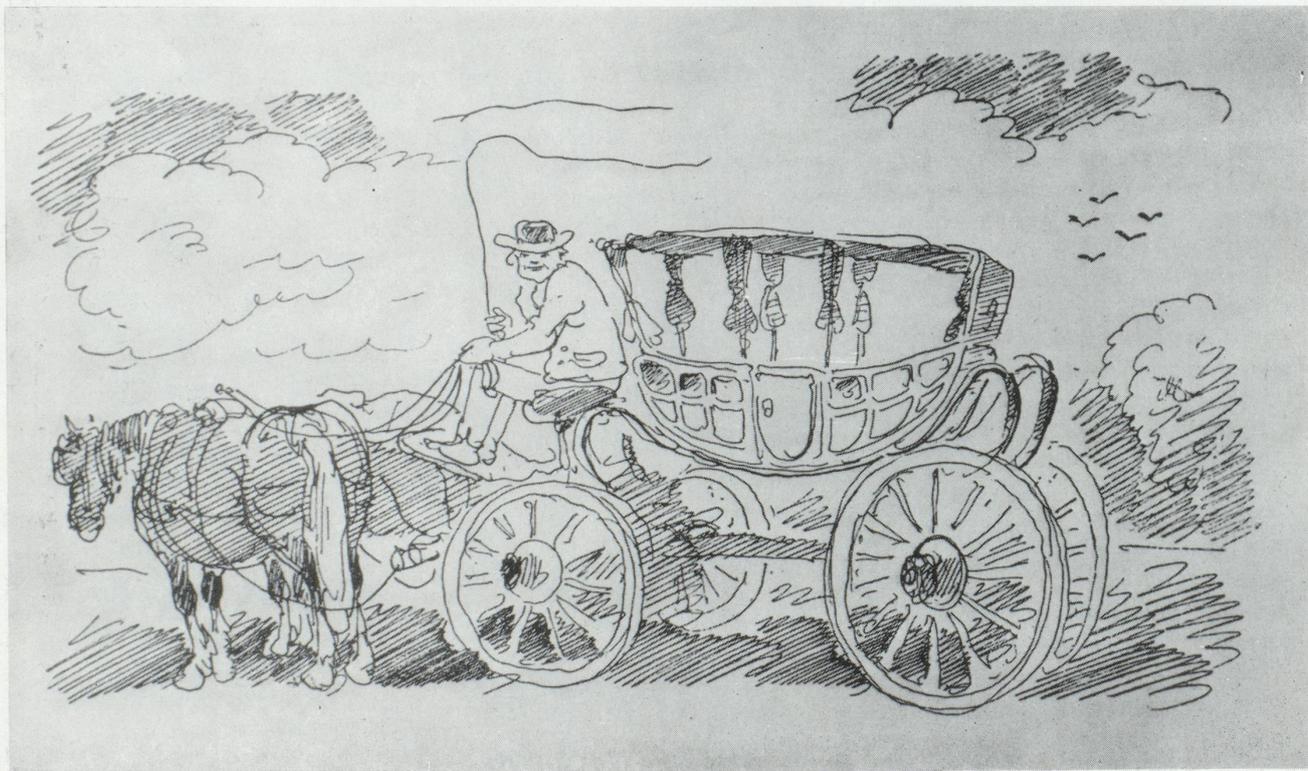
« A quelques heures de Brigue, les voyageurs remarquent ce monument, curieux et inestimable, pour apprécier l'état de la littérature et des arts dans le pays. C'est l'enseigne d'une maison de poste. »

Ah! mais quelle voiture! Il n'y a que nous pour en déterrer de cette sorte. Une caisse éreintée, couverte d'un dais affaissé, portée sur des roues qui ne lui appartiennent pas, et qui ne sont pas sœurs; deux ombres de rosses, informes, incolores, sans queue et sans jarrets; un automédon conforme, chiquant, fumant, ignoblement jovial, et se rafraîchissant à chaque bouchon. Le tout va pourtant, que bien, que mal, sans qu'on comprenne bien ni comment ni pourquoi.

(Voyage aux Alpes et en Italie en 1837, 7<sup>e</sup> journée.)

Quatre corbeilles attendent cette caravane aux portes de la ville (Genève). Les corbeilles sont des sortes de caisses en treillis, légères, découvertes, fort grandes, qui servent à voiturier les noces, les parties de plaisir, et généralement parlant tous les endimanchés de la ville lorsqu'ils s'en vont à trois lieues, à quatre lieues des remparts, se chercher sous l'ombrage des hêtres ou des châtaigniers une joyeuse retraite et une fraîche salle à manger... A ces corbeilles sont attelés des chevaux conformes, de ces honnêtes bêtes citadines, poussives un peu, mais loyales, rassies, accoutumées dès longtemps au bruit des rires, au gai vacarme des refrains, à ces tempêtes d'allégresse que provoque au retour de la fête l'entrain des convives, l'impression d'un beau soir, la rencontre inopinée d'amis, de parents qu'emportent aussi vers la ville deux mères jumens conduites par un cocher aviné. La poussière vole, les huras se croisent, les chants se confondent, et la nuit tombe sur ce charmant tumulte. Mais déjà ce sont là les mœurs de nos pères bien plus que les nôtres, et à mesure qu'elles s'en vont, les corbeilles, hélas, s'en vont aussi; avant peu d'années l'on n'en verra plus.

▼ (Voyage à la Grande Chartreuse en 1833, 1<sup>re</sup> journée.)





*Mais il n'y a pas que les voitures qui causent des surprises à Toepffer et à ses élèves; écoutez ce qu'il dit des chevaux obligés de tirer ces étranges véhicules dans lesquels fusent les rires des participants ou se succèdent de doctes conversations:*

Ce char est traîné par Marianne, bête chevaline, appartenant à l'espèce rosse, genre rossinante; Marianne a ceci de particulier qu'elle trotte par faiblesse, et recueille toutes ses forces pour s'arrêter, à l'inverse des autres coursiers. Elle est guidée par un Automédon jovial, qui recueille ses forces pour fouetter et s'arrête par faiblesse.

(Voyage à Turin en 1830, 6<sup>e</sup> journée.)

(Nos) voitures sont au nombre de trois. L'une, voiture de secours, qui doit faire avec nous tout le voyage. Cette voiture est ce que nous appelons à Genève une *brelingue*, c'est-à-dire voiture qui a de l'âge, du service, des antécédents de fatigue et d'épuisement: on dirait une veuve en deuil de l'époux qui la battait. Des deux autres, la première est un cabriolet borgne...; la seconde est un petit char... Ces trois voitures sont mises en mouvement par des chevaux divers de taille, de couleur, de queue ou d'oreilles, mais non pas de flegme, de tempérament posé et lymphatique. Enfin, ces chevaux obéissent à leurs cochers, qui obéissent eux-mêmes à l'habitude qu'ils ont contractée dès leur bas âge d'être

assis sur un siège, deux lanières dans la gauche et un fouet dans la droite.

(Voyage à Gènes en 1834, 1<sup>re</sup> journée.)

*Aussi étranges qu'ils fussent, ces équipages évitaient à la caravane ces interminables routes de plaine, qui s'étendent de Martigny à Brigue ou de Berne à Lausanne, routes étroites connues dans le jargon du pensionnat Toepffer sous le nom de « rubans ». Ce moyen de transport était le bienvenu après les dures étapes de montagne (la traversée du col du Saint-Bernard ou du col de la Gemmi) ou lorsque les plus jeunes donnaient des signes de fatigue après plusieurs heures de marche. Et malgré les nombreux marchandages que Toepffer devait faire avec les voituriers pour voyager au meilleur compte possible pour que la « bourse commune » ne souffrît pas trop, on devine chez lui un secret plaisir à recourir à ce moyen de locomotion:*

Les Savoyards ont des chars qui tiennent par quatre clous, des attelages de ficelle et des bêtes borgnes; mais ils connaissent leurs chemins, ils savent le danger, ils ne comptent que sur leur prudence, et l'on est plus en sûreté sur leurs plus misérables chariots que dans nos plus brillants phaétons. En fait de voiture, ne regardez qu'au cocher. C'est un aphorisme.

Ensuite, chacun son goût, il est vrai; mais le mien, dépravé peut-être, me fait trouver un singulier agrément à monter sur ces équipages rustiques, qui circulent lentement dans un chemin raboteux, mais ombragé, pittoresque. L'allure me laisse le loisir de voir... je cause avec le cocher, qui est savant des choses de l'endroit; je suis certain de lui plaire rien qu'en

ne le dédaignant pas, rien qu'en lui parlant de sa bête qui nous traîne. Cette bête elle-même m'intéresse toujours, c'est la patiente compagne, quelquefois le soutien d'une famille, usant sa vigueur en paisibles mais laborieux services, et s'offrant à mes yeux comme l'emblème du service fidèle et désintéressé. Sous cette crinière en désordre, sous ce harnais misérable, je vois, non pas la rosse, mais le noble animal vieilli dans les fatigues utiles; et si, descendu de char, je trouve à le réjouir de quelque croûte de pain demeurée dans le fond de ma poche, j'en éprouve un plaisir véritable.

(Voyage aux Alpes et en Italie en 1837, 2<sup>e</sup> journée.)

*Il serait malséant, dans un numéro de revue consacré à l'automobile 1958, de regretter les chars à bancs et les équipages de 1830. Le moyen de transport importe d'ailleurs peu: qu'il s'agisse de l'autocar luxueux d'aujourd'hui ou des « caisses » ou « corbeilles » d'autrefois, ce qui est nécessaire, c'est que le voyageur découvre et comprenne les hommes et les choses qu'il rencontre au cours de ses voyages. Aussi laisserai-je à l'auteur des voyages en zigzag lui-même le soin de conclure :*

C'est à nos yeux une erreur de l'esprit, une ignorance des vérités élémentaires, que d'attacher l'agrément d'une excursion à la satisfaction d'une curiosité, même louable ou reçue, au spectacle des monuments, des galeries, des musées, du lion de Lucerne ou de la chapelle de Tell; ces choses occupent des moments, et il s'agit de remplir des journées; elles peuvent n'être ni de votre goût, ni à votre portée, ni admirables en elles-mêmes; la plupart ne valent ni le temps ni l'argent que vous avez employés à vous faire voiturer jusqu'à elles. Il fallait n'en faire que l'accessoire, et vous en avez fait le principal; et c'est pourquoi, après avoir bâillé en les regardant, vous remontez en voiture tout satisfait qu'elles soient vues, singulièrement content qu'il n'y ait pas deux chapelles, trois lions, des galeries et encore des galeries où vous vous ennuyez debout, au lieu qu'en voiture, du moins, vous vous ennuyez assis et sommeillant. Ah! je voudrais, cher monsieur, qu'un beau jour, pour votre bien, la roue de votre voiture vint à casser; il n'y a point de charron à l'entour, d'ailleurs vous êtes las de payer des postillons tantôt capricieux, tantôt

grossiers, quelquefois ivres. Nous irons à pied! vous criez-vous dans un moment de mauvaise humeur; et vous expédiez votre valise pour ne garder que quelques hardes, votre bourse et votre carte. Vous voilà avec un ou deux amis plantés sur la route. Le monde est grand, dites-vous; cherchons un ombrage et fixons nos étapes. Et voyez: déjà les choses qui vous entourent présentent un intérêt nouveau, déjà cet ombrage a une valeur grande, déjà ces sites ou ces villages qu'indique la carte prennent à vos yeux une physionomie; l'un vous attire plus que l'autre; vous êtes aise de choisir vous-même le lieu de votre halte, de votre dîner, de votre logis du soir; puis vous vous mettez en route, non pas avec la lointaine perspective d'un musée à voir, mais avec le sentiment qu'à chaque pas, tout en voyant les campagnes, tout en considérant dans les hameaux, dans les prés, sur les coteaux, au fond des vallées, mille objets récréatifs ou dignes d'intérêt, vous poursuivez un but prochain et de toute importance, je veux dire ce quart d'heure de repos que vous vous adjugez à l'avance sous l'ombre de ces châtaigniers qu'on distingue à l'horizon, ce déjeuner qui doit satisfaire un appétit inconnu, primitif; ce bonheur plein et délicieux d'arriver, après une journée remplie, dans un gîte tranquille, où, assis sous le porche, vous goûtez à la fraîcheur du soir un repos suave pendant que le souper s'apprête et que le lit se prépare... Le bien-être, le contentement qui est en vous, se répand sur tout ce que vous avez fait, sur ce que vous ferez le lendemain, sur les bonnes gens qui vous entourent, sur le gros chien de l'auberge dont l'accueil vous est aussi un plaisir. Que si la chapelle est ici près, si les ruines d'un arc de triomphe s'élèvent dans un lieu voisin, s'il y a dans l'endroit une chose intéressante à voir, c'est gain, enchantement, parce que c'est un plaisir de luxe qui vient s'ajouter à un bien-être déjà parfait. Que s'il n'y a rien de semblable, vous vous en passez à merveille... Rendez grâce, cher monsieur, et vous n'y manquez pas, j'en suis certain, à cette roue qui s'est brisée si à propos pour vous apprendre ce que tant de gens ont le malheur d'ignorer: c'est qu'en voyage le plaisir n'appartient qu'à ceux qui savent le conquérir, point à ceux qui ne savent que le payer.

(Voyage au Saint-Gothard en 1838, 1<sup>re</sup> journée.)

